



HAL
open science

L'abeille qui convient : sociologie des pratiques génétiques en apiculture

Lucie Dupre, Agnès Fortier, Pierre Alphanféry

► **To cite this version:**

Lucie Dupre, Agnès Fortier, Pierre Alphanféry. L'abeille qui convient : sociologie des pratiques génétiques en apiculture. Humains et animaux dans les agricultures alternatives., Educagri, pp.251, 2019, Références (Educagri), 979-10-275-0355-1. hal-02410537

HAL Id: hal-02410537

<https://hal.science/hal-02410537v1>

Submitted on 19 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'abeille qui convient » : sociologie des pratiques génétiques en apiculture

Dupré Lucie, INRA, SAE2/CESAER, 26, Bd Petitjean, Dijon, lucie.dupre@inra.fr

Fortier Agnès, INRA, SAE2/SADAPT, 65, Bd de Brandebourg, Ivry-sur-Seine, agnes.fortier@inra.fr

Alphandéry Pierre, INRA, SAE2/SADAPT, 65 Bd de Brandebourg, Ivry-sur-Seine, pierre.alphandery@inra.fr

Résumé

Nous explorons la façon dont les apiculteurs élaborent leur choix génétique, en l'absence de norme instituée. Nous montrons d'une part, que ces choix se construisent au fil du temps et d'autre part, qu'ils renvoient à la mise en cohérence d'une diversité d'éléments notamment la lutte contre les aléas, les liens au territoire, l'éthique et le projet apicole. Dès lors, il ne s'agit pas tant de trouver la meilleure des abeilles que *l'abeille qui convient* à chaque apiculteur et à chaque apiculture.

Mots clés : Apiculture, génétique, territoire, sociologie

Lucie Dupré est anthropologue. Elle s'intéresse aux formes d'engagement dans le travail dans les systèmes de production hors normes et/ou alternatifs, qui reposent notamment sur un lien fort et singulier à la nature et aux autres, et sont parfois difficiles à classer sur l'échiquier agricole.

Agnès Fortier est ethno-sociologue. Ses thématiques de recherche portent sur la mise en œuvre des politiques publiques de conservation de la biodiversité, la dynamique de production des savoirs liés au vivant et les tentatives de rationalisation de ces savoirs à l'heure des *Big data*.

Pierre Alphandéry est sociologue et s'intéresse au domaine de la conservation de la biodiversité, aux formes de cohabitation dans les territoires ruraux et aux pratiques apicoles. Il explore la tension entre les processus de rationalisation et la recherche d'autonomie qui caractérise notre société libérale.

Introduction

Contrairement à d'autres productions animales, la génétique en apiculture n'est que partiellement maîtrisée : la fécondation de la reine s'opère, en effet, dans la grande majeure partie des cas, de façon naturelle. Pour autant, l'intérêt pour la génétique est ancien et se développe en France au milieu du 19^e siècle, en parallèle à l'invention de la ruche à cadre mobile qui marque un tournant majeur dans l'activité apicole (Marchenay, 1978). L'augmentation de la production est alors le principal objectif, à l'image du mouvement plus général de

modernisation de l'agriculture. Si dans le secteur de la production animale, l'amélioration génétique a globalement évacué la question territoriale en réunissant les conditions d'un élevage moderne (hors sol et alimentation contrôlée), il n'en est pas de même en apiculture où l'activité est restée fortement dépendante du climat et des ressources naturelles. Ce lien étroit avec l'environnement est fragilisé par des aléas sans cesse plus nombreux : pollutions chimiques, diminution de la quantité et de la variété des ressources florales, changement climatique, maladies. Les évolutions conjointes des espaces ruraux et des modes de production agricoles intensifs contribuent à renforcer ces vulnérabilités. Par ailleurs, et contrairement aux autres activités agricoles, l'apiculture n'est pas encore normalisée : aucun modèle de développement ne s'est imposé conduisant à une standardisation de l'activité. Bien au contraire, c'est une diversité de systèmes apicoles qui se côtoient et apparaissent comme autant de configurations singulières où la quête d'autonomie et la production de soi sont des dimensions essentielles (Fortier *et al* à paraître). Tous ces éléments confèrent à l'apiculture un statut particulier que l'on pourrait ranger avec Marie Aureille, dans la catégorie des agricultures dites « alternatives » (Aureille 2014).

Du point de vue de la génétique qui est au cœur de notre réflexion, la France, à la différence de certains pays comme la Slovénie ou la Suisse, n'a pas de schéma de sélection national, ce qui signifie que les apiculteurs peuvent avoir recours à une grande diversité de races¹. Au sein de l'espèce européenne *Apis mellifera*, on distingue plusieurs sous-espèces : l'abeille noire (*Apis mellifera mellifera*) qui est la race indigène, l'abeille italienne (*Apis mellifica ligustica*), l'abeille carniolienne (*Apis mellifica carnica*), l'abeille caucasienne (*Apis mellifica caucasica*). Chacune correspond à des zones géographiques et présente des caractéristiques morphologiques et comportementales adaptées aux conditions climatiques et environnementales de leurs territoires (Guérriat, 2017). À ces races naturelles s'ajoutent des hybrides issus de la recherche génétique dont la plus célèbre est la Buckfast, mise au point par le Frère Adam en Angleterre, au début des années 1980. Enfin, il existe des hybrides naturels communément appelés abeilles « locales » qui résultent du métissage entre les races importées de longue date et l'abeille indigène. Sur le papier, chacune de ces abeilles se distingue du point de vue d'un ensemble de caractéristiques : douceur, précocité, rusticité, productivité, ou encore plus ou moins grande propension à l'essaimage. Mais comment dans la pratique, les apiculteurs choisissent-ils leurs abeilles ? Sur quels critères et en fonction de quels paramètres s'exercent leurs choix ?

Telles sont les questions que nous explorons au sein d'un monde apicole très hétérogène. D'après les catégories en vigueur au Ministère de l'agriculture, il existe trois grands types d'apiculteurs : professionnels, semi-professionnels et amateurs qui se distinguent en fonction du nombre de ruches détenues ; ce qui implicitement fait référence à la part plus ou moins importante de revenus issue de l'activité apicole. La catégorie des amateurs prédomine largement puisqu'ils seraient 46 000 contre 1700 professionnels et 2500 semi-professionnels (France Agrimer, 2018). En matière de génétique, deux grandes tendances polarisent le monde apicole : d'un côté, « la noire » fréquemment confondue avec l'abeille « locale », associée aux amateurs et à la rusticité et de l'autre, la Buckfast, recherchée par les professionnels pour sa productivité et sa douceur. Toutefois, l'examen des pratiques révèle une plus grande complexité. En effet, si on considère que la génétique s'apparente à un système technique, celui-ci, selon A. Feenberg, ne peut être réduit à sa seule efficacité, autrement dit au rapport entre les fins et les moyens : il ne prend sens que replacé dans son « contexte d'utilisation » (Feenberg, 2004). Nous faisons dès lors l'hypothèse que le choix d'une espèce ne renvoie pas

¹ Le terme de race est ici employé indifféremment avec celui de sous-espèces, qui correspond à une race géographique.

tant à la meilleure des abeilles qu'à « l'abeille qui convient », c'est-à-dire à une abeille qui correspond à la fois au projet de l'apiculteur, à sa vision de l'apiculture et de l'abeille, au système technique qu'il privilégie et à son territoire.

Notre réflexion repose sur une quarantaine d'entretiens sociologiques conduits auprès d'apiculteurs amateurs et professionnels implantés dans deux régions contrastées du Nord de la France: la première, l'Ile-de-France, est fortement urbanisée ; la seconde, la Bourgogne Franche-Comté, est à dominante rurale². Nous analyserons les modalités du choix de « l'espèce qui convient » et le rapport à l'animal qui en résulte en décrivant d'abord les trajectoires génétiques des amateurs puis celles des professionnels. Pour finir, nous reviendrons sur le renforcement des liens entre génétique et territoire.

1 - Les trajectoires d'amateurs : avec ou sans génétique

Pour les amateurs qui disposent d'un nombre limité de ruches (entre une et quarante-neuf selon les critères définis par l'administration), l'activité apicole est conçue avant tout comme une occupation pratiquée en dehors de l'activité professionnelle ou au moment de la retraite, voire comme un complément de revenu. Il s'agit pour ces apiculteurs, souvent passionnés, d'assurer une production de miel pour la famille et les amis, et lorsque le nombre de ruches ou la récolte le permet, de vendre le surplus pour amortir le matériel et éventuellement se constituer un petit pécule. Au sein de cette catégorie très hétérogène, nous avons distingué les apiculteurs qui optent pour l'abeille « locale » sans véritablement se soucier de ses caractéristiques génétiques, de ceux qui considèrent la génétique comme une dimension importante de leur pratique.

11. Laisser faire la nature

L'approvisionnement en essaims étant déficitaire en France, les débutants « *prennent ce qu'ils trouvent* », constate une apicultrice amateur expérimentée d'Ile-de-France. « *De la Buckfast majoritairement ou de la Carnica-Buckfast* » recommandée pour sa douceur, qu'ils achètent chez des fournisseurs spécialisés ou par le biais de réseaux (formation, connaissances, etc.). La priorité des apiculteurs novices est en effet de se procurer un ou plusieurs essaims « *pour se faire la main* ». Puis, de façon plus ou moins rapide – lorsqu'ils ne sont pas découragés³ – ils passent du stade de débutant où le choix de l'abeille est souvent prescrit, au stade d'amateur où l'apiculteur se pose la question génétique. Ainsi, DP et JP (une vingtaine de ruches), engagés dans l'apiculture depuis une quinzaine d'années ont fait le choix des « *abeilles du cru* », pour des raisons économiques, techniques et en rapport avec leur projet et leur conception de l'apiculture. « *À part les deux premières années où on a acheté des essaims, on en a jamais achetés* ». Le coût élevé de ces derniers (entre 150 et 180 euros), « *dont on n'est pas toujours sûr de la qualité* » les a conduits à « *laisser faire la nature* » et à privilégier un mode de reproduction gratuit de leur cheptel basé sur la collecte d'essaims et la multiplication par les techniques de divisions artificielles sans remérage⁴. En tant qu'amateurs, ils justifient leur démarche en ces termes : « *on essaye d'optimiser le truc, de façon à ce que ça ne coûte pas cher, que ça produise, que ce soit respectueux de l'environnement. Ça correspond à une activité*

2 Cette réflexion s'inscrit dans le projet Genobees et a bénéficié du soutien financier du Méta-programme Selgen de l'INRA de 2017 à 2018. Nous tenons à remercier les apiculteurs et apicultrices pour le temps qu'ils et elles nous ont consacré à l'occasion des entretiens. Notre corpus comprend 16 apiculteurs professionnels (dont 4 certifiés bio), 23 amateurs (dont l'un se dit « bio » et l'autre « alternatif ») et 4 pluriactifs.

3 Contrairement à une idée répandue, l'apiculture est une activité complexe qui requiert un apprentissage dans le temps long. Pour cette raison, une part non négligeable des débutants abandonne au bout de quelques saisons.

4 Introduction dans une colonie d'une reine issue d'un élevage.

qui nous plaît. Il y a une éthique derrière qui nous convient. De là à aller faire de la sélection en race pure !» Tout en reconnaissant que leur système n'est pas optimal : « *un tiers [des ruches] ne produit rien, un tiers [...] produit bien et un tiers [...] végète* ».

Cette vision de l'apiculture est à rapprocher de celle de NC, la quarantaine, cadre en région parisienne, qui manifeste peu d'intérêt pour le choix des races. Détenteur de trois ruches, il dit avoir commencé avec la Buckfast en 2010 sans avoir jamais racheté d'essaims ni de reines mais en reproduisant lui-même son cheptel à partir de ses meilleures colonies. « *Ma vision des choses, c'est pas forcément d'être hyper-technicien, c'est aussi laisser la nature faire. [...] J'essaie pas d'intervenir le moins possible mais en tout cas, je suis pas dans la stimulation pour produire du miel (...), je me suis pas lancé dans tout ce qui est création de reines où les choses comme ça* ». Ces apiculteurs ont en commun de privilégier « *l'abeille locale* » et accordent finalement peu d'attention à ses caractéristiques génétiques. Ils sont bien sûr sensibles à l'agressivité de certaines colonies mais ils l'imputent surtout au manque de ressources alimentaires, tout en considérant que c'est dans la nature de l'abeille de se défendre quand elle est agressée. Leur démarche s'inscrit avant tout dans le cadre d'une activité de loisirs proche de la nature, en retrait des institutions apicoles (syndicats, associations, groupements de défense sanitaire, etc.).

12. La génétique, une manière d'affirmer ses choix

D'autres amateurs franciliens se montrent au contraire très attachés à une race particulière, à l'image de FH qui détient « *plus de dix ruches* » en Buckfast. Au sortir de sa formation dans un rucher école, en 1999, ce retraité des transports s'achète deux ruches. « *J'ai tout de suite compris que c'était pas terrible (...), après j'ai commencé à mettre des bonnes reines, à faire de la sélection et tout le bordel* ». Sa rencontre avec un formateur qui s'approvisionne en reines chez J. Guth, un sélectionneur et multiplicateur Luxembourgeois très connu, a semble-t-il été décisive dans son choix de s'orienter vers la Buckfast qu'il dépeint comme « *la formule 1* » comparée à la « *2 CV* » (l'abeille locale). Très investi dans la pratique, motivé par la technique et les résultats, FH accepte de mettre « *les sous* »⁵ pour se procurer lui aussi des reines fécondées chez J. Guth. À partir de là, il dit avoir « *passé un cap* ». Maintenir une génétique en Buckfast requiert, en effet, un certain niveau de technicité et de savoir-faire : « *Pour tuer la vieille reine déjà, la trouver et la tuer ! Et après pour introduire les nouvelles, ça se fait pas comme ça ! C'est avec des années d'expérience* » ! Par ailleurs, le choix de cette race réclame davantage d'attention et de suivi : « *Ça pond énormément et ça travaille énormément, donc il faut pouvoir gérer ça. C'est pas... « Je vais partir en vacances, je les visiterai dans quinze jours ». C'est toutes les semaines* ». Et d'ajouter : « *C'est pour ça que la Buckfast, c'est pas pour tout le monde !* » et de déplorer son utilisation trop systématique par les débutants au motif « *que c'est gentil et que ça ne pique pas* ». L'investissement de FH dans la génétique est une manière d'affirmer ses compétences techniques et de se démarquer des « *simples* » amateurs – seulement préoccupés par le renouvellement de leurs colonies. Cette distinction va de pair avec la satisfaction du résultat : « *Quand ça produit beaucoup de miel (...), quand ça marche, c'est merveilleux !* »

L'intérêt pour une race en particulier peut tenir à d'autres mobiles. RC, retraité (une vingtaine de ruches) récemment venu à l'apiculture et à la tête d'une association apicole parisienne qui promeut la pédagogie et l'éducation à l'environnement, dit privilégier une abeille qu'il appelle « *la noire* » en l'opposant à « *la jaune* » – la Buckfast. Cette appellation correspond à des

⁵ Autour de 150 euros la reine inséminée.

critères morphologiques (couleur de l'abdomen) mais elle fait aussi référence au comportement de l'abeille jugée plus rustique, adaptée à l'environnement par rapport à la « jaune » associée à un ailleurs géographique. Il précise néanmoins qu'il est impossible « *d'avoir des noires à 100 %, sauf dans les conservatoires [génétiques]* ». Les essaims qu'il achète en Seine-et-Marne chaque année grâce aux subventions de l'association sont en réalité des hybrides : « *Ce qu'on nous vend pour de la noire, c'est pas de la noire, c'est de la Carnica mélangée avec de la noire* ». Il privilégie la noire, parce qu'« *elle demande moins d'entretien – je suis un peu feignant sur les bords – et puis elle est plus costaud que la jaune (...). La jaune (...) c'est vrai que ça produit plus mais moi je m'en fous, je fais du miel pour en donner à mon entourage, pour faire rentrer un peu d'argent dans l'asso* ».

Dans le contexte actuel de mortalité des abeilles, certains amateurs sont sensibles à l'abeille dite « noire », encouragés par un projet patrimonial qui vise à réinstaurer l'abeille originelle, *apis mellifera mellifera*, objet, selon L. Garnery, d'une « intense pollution génétique » (Garnery, 2016). Ainsi GL, vétérinaire à la retraite (cinq ruches) reconnaît qu'« *elles sont un petit peu virulentes, mais en général elles ne sont jamais malades. Elles sont hyper-résistantes. Moi, c'est pour ça que je les garde, même si elles sont un peu difficiles* ». Fort de son expérience au contact d'autres espèces, il estime que le désir de performance se fait « *au détriment de la résistance des animaux, du biotope local, de l'équilibre de la ruche. C'est un tout (...). Au niveau de la sélection, c'est important de ne pas refaire les erreurs commises avec les autres espèces [animales]* ».

En conséquence, il laisse faire l'essaimage et dénonce les pratiques excessives de nourrissage à base de sirop de sucre associées à la Buckfast et donnant « *un miel de sucre* ». Ce point de vue rejoint celui des apiculteurs amateurs qui font valoir une conception écologique de l'apiculture en se situant en rupture avec un modèle qu'ils qualifient d'« industriel », très interventionniste et fondé sur une espèce productive comme la Buckfast. Ainsi, D E (une vingtaine de ruches) en banlieue parisienne, déclare avoir, à la suite de forts taux de mortalité, repensé les pratiques apprises au rucher école, pour évoluer vers « *une gestion la plus naturelle possible des colonies* ». Au fil du temps, cette apicultrice a éloigné ses ruches des grandes cultures en privilégiant les zones les plus diversifiées en ressources mellifères. Elle envisage de modifier son cheptel – constitué à partir d'essaims hybrides collectés ici et là – et de s'orienter vers la noire, l'espèce endémique. Plus intéressée « *par la nature* » que « *par la production qui en sort* » et soucieuse de la préservation des pollinisateurs au sens large, elle dit aussi « *se démarquer de la majorité des apiculteurs qui veulent tous quelque chose de facile à travailler et qui produise du miel* ». Contrairement aux apiculteurs indifférents à la question génétique, les cas rapportés ici correspondent à des personnes fortement impliquées dans les institutions apicoles (syndicat, Groupement de Défense Sanitaire Apicole, associations...), voire au sein d'associations défendant une approche écologique de l'apiculture.

2. La génétique : une nécessité pour les professionnels

Les apiculteurs professionnels doivent désormais avoir au moins 200 colonies pour être reconnus comme tels par l'administration. Dans la pratique le cheptel est souvent plus élevé et implique un engagement bien particulier dans l'activité qui se traduit notamment par une forte attention à la génétique. Si la Buckfast (appelée également *Buck*) est l'abeille de référence des professionnels, les trajectoires génétiques de ces derniers montrent, d'une part que cette race fait l'objet d'un choix à part entière et d'autre part, que celui-ci s'affine dans le temps.

21. Vers la douceur et la productivité

Tous les professionnels ne raisonnent pas de la même façon en matière de productivité. En effet, celle-ci renvoie plus globalement à la gestion économique de l'exploitation et ne se calcule pas seulement en fonction d'une production maximale à la ruche ou au rucher. La traduction de ce ratio dépend des facteurs pris en compte : le statut de l'exploitation, la main-d'œuvre, le mode de valorisation et les circuits de vente, ou encore le système technique (nombre de miellées, élevage, transhumance ou pas). Ainsi, tandis que certains apiculteurs visent la production maximale en tonnes de miel, d'autres cherchent plutôt à dégager la meilleure marge, une fois l'ensemble des charges déduites. La douceur de la Buckfast fait en revanche consensus. Elle est d'autant plus nécessaire que l'apiculture professionnelle se caractérise par un système technique souvent interventionniste : visites et soins réguliers, essaimage artificiel, changement de reines, élevage et production d'essaims, autant de pratiques malaisées avec une abeille un « *peu difficile* » comme est souvent décrite la « noire ». La contrepartie de la douceur est qu'il faut « *quand même être un peu pointu pour la suivre parce qu'elle est un peu plus exigeante* », note un apiculteur : « *il faut qu'elle soit suivie aux petits oignons* » ; « *Je pilote serré* », dit un autre. L'obligation « *de suivre de près* », liée au fait que les colonies sont populeuses, précoces et dynamiques conforte la nécessité d'une abeille douce et d'un cheptel homogène.

Cependant, le choix de la Buck n'est pas toujours premier. Il renvoie à un parcours ponctué d'évènements susceptibles de conduire à la réorientation génétique du cheptel. Le passage d'une apiculture pluriactive à une apiculture professionnelle en est un exemple. Les nouvelles exigences économiques et l'augmentation de la taille du cheptel appellent alors une autre forme d'engagement dans le travail qui pose de façon centrale la question génétique. Ainsi, cet apiculteur pluriactif installé en bio avec sa femme dans le Morvan, a délaissé l'abeille « noire » en devenant professionnel. Il la juge alors trop agressive (« *obligé de se mettre du scotch autour des mains* »), exigeant une patience incompatible avec l'intensité et le rythme du travail, sans parler du stress et des difficultés à trouver la reine. Le « passage en Buck » a permis une production plus importante mais aussi une « *apiculture plus agréable* » car la race est « *souple, facile à travailler* » : « *je suis en short moi quand je contrôle des essaims* », souligne l'apiculteur.

Plus facile à manipuler, la Buck implique toutefois une charge de travail plus importante qui pose la question de la main-d'œuvre disponible pour y faire face. VR, apiculteur installé depuis 2000 en grande ceinture dijonnaise travaille seul, à la différence des apiculteurs précédents. Avec 300 ruches, il produit entre 3 et 4 tonnes de miel qu'il vend en direct sur les marchés et fait deux ou trois transhumances pour diversifier ses miellées. Il a commencé en Carnica, une abeille « relativement douce » mais essaimeuse et « *sature aujourd'hui tout seul pour mener ses ruches* ». Il est donc en train de vouloir « *basculer sur de la Buckfast* », moins essaimeuse. D'autres circonstances ou évènements, comme les accidents, les grosses frayeurs, ou encore une rencontre décisive peuvent également remettre en cause un choix génétique. Ainsi, PV, apiculteur dans le Morvan depuis une trentaine d'années a lui aussi commencé en abeille « noire ». Avec d'autres apiculteurs, il teste une Buck américaine à la mode dans les années 1980 mais l'abandonne très vite : « *des bêtes à viande, de la merde, alors des abeilles, des abeilles, des abeilles, mais pas de miel : j'ai tout perdu l'hiver parce qu'il n'y avait pas 1 g de miel dans les ruches. Donc j'ai dit, jamais j'en rachèterai et je suis resté sur ma noire comme d'habitude et j'y arrivais très bien avec de la noire sans problème* ».

Une rencontre en décidera autrement : « *en 2005, j'ai fait connaissance, justement par l'ADAB [Association pour le Développement de l'Apiculture de Bourgogne] de Jacques Boyer [un*

éleveur local]. [...] *Il m'a vendu des cellules Buckfast et Caucasiennes* ». Ce fut une révélation : « *là, ça avait rien à voir, j'ai vu que vraiment, que mes noires pouvaient pas rivaliser, au niveau rendements de miel, au niveau abeilles, au niveau comportement, c'était vraiment des super abeilles* ».

Le passage en Buck est une étape importante, qui en annonce souvent une autre consistant cette fois-ci à affiner sa génétique : il y a en effet « *Buck et Buck* ». Si douceur et productivité sont recherchées par tous, d'autres critères, entrent en jeu. Ils renvoient à un territoire, un système technique et à une certaine façon de s'engager dans l'activité et de concevoir l'abeille et l'apiculture.

22. Affiner sa génétique : trouver « sa » Buck

La productivité n'est pas le seul crible de sélection. La précocité et la rusticité sont également des critères importants, différemment considérés par les apiculteurs. La précocité de la Buck permet de bénéficier de la floraison des grandes cultures qui a lieu de plus en plus tôt : « *avant, le 15 mai, le colza commençait, maintenant, à cette date, c'est fini* », note PN, installé entre Châtillonnais et Auxois avec un cheptel de 450 ruches. La Buckfast « *démarre très très vite. [...] bien avant que l'abeille noire ne soit prête* », insiste-t-il. Après le colza, c'est le bocage de l'Auxois qui offre le couvert, avant que les ruches ne soient transhumées dans le Morvan. La contrepartie d'une telle précocité est d'une part un nourrissage hivernal pour que les ruches soient prêtes très tôt, et d'autre part, l'embauche d'un salarié dès le mois de février qui marque l'ouverture d'une longue saison apicole. Pour concilier productivité et précocité, il travaille à partir d'une souche de race pure qu'il achète, et fait ensuite sa propre sélection en contrôlant la fécondation.

Installés en bio et en Groupement Agricole d'Exploitation en Commun dans le Morvan, PV et TR ont fait un choix bien différent. Séduits par le croisement entre Buckfast et Caucasienne, ils apprécient la productivité de la première, la propolis et « *l'aspect rustique, donc la provision [de miel dans les ruches], la résistance aux maladies* » de la seconde. Ces qualités renvoient à une pratique apicole liée à un certain environnement : chez eux, la végétation se développe tardivement et la miellée de printemps n'est pas stratégique comme peut l'être celle du colza pour leurs collègues. Mais c'est aussi à un certain rapport au travail que ce choix s'adosse : « *moi, c'est ma philosophie de rester dans le Morvan, de gagner des sous mais avec un certain cadre de vie, parce que moi ça me ferait chier de bosser janvier et février, on bosse toute l'année comme des cinglés, si en plus il faut y aller janvier février, c'est bon !* »

Les considérations économiques ne sont pas non plus étrangères à ces choix : si nourrir permet d'avoir des abeilles plus nombreuses et plus précoces, nourrir peu ou pas du tout réduit les charges, surtout en bio – le candy bio coûtant plus cher que le sirop ordinaire. Quant à l'apiculteur dijonnais qui se détourne des Carnica pour la Buck, il est lui aussi à la recherche d'« une certaine Buckfast » : « *Moi, je suis plus pour une abeille qui ait quand même une certaine autonomie. Le sirop, oui je sais nourrir mais à mon avis pour la santé de l'abeille, il vaut mieux qu'elle mange du miel. Donc si elle a pu faire ses réserves de miel avant l'hiver et qu'elle est capable de les gérer, c'est ma philosophie* ». Il est donc en train d'en tester plusieurs pour choisir celle qui « *lui convient le mieux* ».

Trouver l'« abeille qui convient » peut prendre du temps et engage l'apiculteur dans divers essais qui demandent à être consignés, comparés, analysés, comme en témoigne cet apiculteur bio du Morvan : « *au départ, j'ai fait [de l'élevage] que sur de la Caucasienne à Boyer et puis*

de la 256 de chez Guth. Et puis j'en ai eu une très très bonne, Boyer 264 ; j'ai testé la B231, c'est dommage, j'en ai pas fait assez parce que tout compte fait elle était super. Alors, je notais printemps, été, hiver, ce que ça valait et tout [...]. Moi, au printemps à la limite ça m'intéresse pas trop, c'est l'été surtout. [...] Et puis après la A 256, j'en ai fait un pacson, il faut voir ce que j'ai fait en A 256 ! C'était une Buck de chez Guth. Elle me plaisait parce qu'elle était bonne, elle remérait, elle faisait du miel, elle passait l'hiver et puis une certaine autonomie. [...] Et puis là, on teste, on est sur de la BT 38 - BT, c'est Thomas Boulanger [l'éleveur multiplicateur] ».

Cette quête génétique, visant à ajuster dans le temps un ensemble d'éléments constitutifs de la pratique apicole, met en exergue la dimension territoriale.

3 – L'abeille au prisme du territoire

Les aléas auxquels l'apiculture est exposée interrogent à nouveau frais la question génétique et rendent visibles les tensions qui travaillent les mondes apicoles. Celles-ci s'organisent autour d'une série de couples d'opposition qui structurent les pratiques et les imaginaires. Ainsi, la distinction entre la « noire » – appellation floue qui désigne aussi bien l'abeille endémique que l'abeille « locale » – et la « jaune » – venue d'ailleurs, réputée douce et productive – renvoient le plus souvent à des mondes distincts (amateurs/professionnels). Or, nos travaux montrent que la réalité est bien plus complexe. La « jaune » n'est pas l'apanage des seuls professionnels et les pratiques en matière d'élevage mêlent étroitement ce qui relève du « local » et de l'« ailleurs ». Dans un contexte marqué par de fortes incertitudes, la recherche de « l'abeille qui convient » montre l'importance croissante accordée au critère de rusticité et plus largement à l'environnement et au territoire.

31. Faire avec le territoire

L'une des réponses aux menaces qui pèsent sur l'activité consiste à privilégier les populations d'abeilles domestiques présentes dans le territoire. Le regain d'intérêt pour l'abeille « locale », la « noire », celle « du cru » ou « d'ici » fait partie des stratégies adoptées par une partie des amateurs d'Ile-de-France. Ces abeilles sont réputées plus rustiques, plus résistantes aux maladies, mieux adaptées aux conditions locales (climat, ressources) et davantage en capacité de se réguler⁶. Ces choix recouvrent des variations importantes dans les modes de conduites qui vont du « laisser faire la nature » à un travail d'élevage et de sélection plus ou moins poussé à partir de souches locales jugées intéressantes (douceur, productivité, capacité de nettoyage). Cet éventail de pratiques reflète tout à la fois des rapports différenciés à la technique, aux processus naturels et à la colonie. Privilégier l'abeille « locale » revient explicitement à se démarquer des utilisateurs de Buckfast, une abeille qualifiée par certains de « *jetable* » qui doit être renouvelée tous les deux ans pour conserver sa douceur et être nourrie de façon régulière.

Le choix de l'abeille « locale » est ainsi très souvent associé à une éthique qui préconise par ailleurs de laisser une réserve de miel suffisante aux abeilles pour passer l'hiver, bien résumée par l'expression « *ne pas tirer sur la bête* ». Faire avec l'abeille du territoire est aussi un choix économique. Une manière de prendre ses distances avec le marché qui représente une source d'insécurité accrue (diffusion des pathogènes) et d'incertitudes – sur la qualité, l'origine du produit, sa disponibilité, la capacité d'adaptation à l'environnement local – tout en étant très prescriptif. Les entreprises commerciales apicoles qui ont pignon sur rue offrent en effet peu de

⁶ C'est-à-dire de limiter la ponte par temps froid et de constituer des réserves de miel.

choix en dehors de la Buckfast. D'où une quête d'autonomie fréquemment observée à travers la production de ses propres essaims voire pour certains, l'élevage de reines susceptibles de circuler sous forme d'échange, de dons ou moyennant rémunération, au sein de réseaux plus ou moins formalisés (Fortier *et al.* 2019).

À l'inverse, le territoire conduit, dans certaines situations fortement urbanisées comme en Ile-de-France, à rechercher une abeille douce pour limiter les incidents avec le voisinage. Ici plus qu'ailleurs le négoce et les acteurs impliqués dans la formation déconseillent vivement aux débutants de se lancer avec de « la noire » « *qui ne produit rien et qui est méchante* », les rendant du même coup captifs d'un marché lucratif. Cette prescription en faveur de la Buckfast n'exclut pas le recours à l'abeille « noire » ou à d'autres races conduisant du même coup à un brassage génétique. En effet, en l'absence de contrôle de la fécondation, le « local » et l'« ailleurs » se mélangent, rendant caduque l'opposition dichotomique entre la « noire » et la « jaune ».

32. Adapter l'abeille au territoire

Par contraste avec la « noire », la « jaune » renvoie à un ailleurs génétique, géographique et sociotechnique, a priori mal ajusté au territoire. Or tous les apiculteurs, y compris ceux qui travaillent en Buck, sont pareillement confrontés aux aléas climatiques dont les conséquences sont particulièrement lourdes pour les professionnels. Une première forme d'ajustement au territoire consiste à le contourner en relocalisant les ruchers de façon temporaire (transhumance estivale, hivernage plus au sud) dans une zone plus favorable. Ce jeu territorial, qui n'est pas toujours possible ni même souhaité, est fréquemment associé à un travail d'affinement de la génétique. Celui-ci passe par l'élevage et la sélection d'abeilles adaptées aux conditions climatiques locales, issues d'exploitations situées dans des régions plus septentrionales et qui auront donc été habituées à des conditions sinon plus rudes, du moins semblables. À partir de ces souches, l'apiculteur peut procéder à des croisements lui permettant d'allier productivité et rusticité – cette dernière qualité devenant, en Buck aussi, un maître mot.

L'élevage de reines issues de souches achetées lève les incertitudes génétiques et sanitaires liées aux transactions commerciales. Il procure également une double autonomie dans le travail et par rapport au marché. En précisant leur génétique, les partisans de la Buck affinent également leurs réseaux personnels, de formation, d'échange et d'approvisionnement.

De l'enseigne locale commercialisant en priorité aux débutants des abeilles souvent importées aux éleveurs nationaux ou aux sélectionneurs d'élite du nord de l'Europe, en passant par des échanges marchands ou non entre collègues, de gré à gré ou relevant de dynamiques collectives et territorialisées⁷, les sources d'approvisionnement en abeilles sont très diversifiées. La confiance s'y construit différemment. Les professionnels fortement investis dans la génétique privilégient le recours à des sélectionneurs de renom⁸ plutôt que le magasin apicole « du coin ».

Ces différents modes d'approvisionnement distinguent aussi bien l'amateur du professionnel, que les professionnels et les amateurs entre eux. Plus l'apiculteur est expérimenté, plus il est attentif à garder la main sur les choix génétiques. Toutefois, aussi contrôlée que soit leur origine

7. Par exemple, le Groupement d'Intérêt Économique et Environnemental (GIEE) porté par le CETA Api d'Oc « œuvre d'une manière collective à la sélection d'une abeille adaptée à l'apiculture régionale, autonome, prolifique et rustique. [Les apiculteurs] s'affranchiront ainsi des achats récurrents tant hors région que hors territoire national, pour plus d'autonomie génétique et financière. » (Ministère de l'Agriculture 2019).

8. Une reine de première qualité, inséminée naturellement, achetée au Danemark peut atteindre un prix de 500 euros.

géographique ou génétique, toutes les Buck sont, dans la plupart des cas, fécondées par les abeilles « locales ». De nombreux apiculteurs professionnels insistent même sur l'intérêt d'un tel brassage génétique qui permet de « *mêler les sangs* », de « *faire venir du sang neuf* », de « *fouetter* » les colonies et contribue *in fine* à tempérer l'ailleurs porté par la Buck. Celle-ci, adaptée à son apiculteur et à un environnement, devient alors elle aussi, « l'abeille qui convient ».

Conclusion

En apiculture, le rapport à l'animal a ceci de particulier qu'il concerne un insecte social vivant en colonies de plusieurs dizaines de milliers d'individus dont l'organisation ne cesse de fasciner. Ce lien, exploré ici à partir de la génétique, se définit en référence à l'espèce abeille *apis mellifera*, à une race et pour les plus experts à une souche particulière. Il se construit sur la base de choix personnels qui reposent sur la mise en cohérence progressive d'un ensemble d'éléments constitutifs de chaque système apicole. Entrent notamment en ligne de compte la taille du cheptel, le territoire, le calcul économique, la valorisation du miel, la main-d'œuvre, le type d'apiculture, l'éthique et les motivations personnelles, mais aussi les savoirs, les compétences, les réseaux auxquels appartiennent les apiculteurs, ou encore le goût et l'intérêt pour certaines pratiques. Ainsi, il ne s'agit pas tant de trouver la meilleure des abeilles que « l'abeille qui convient » à un moment donné, à un apiculteur et à son territoire – l'évolution de l'un des éléments appelant un éventuel réajustement de l'ensemble du système.

Entre prescription et proscription, la question génétique rappelle à quel point l'apiculture est intimement liée à l'environnement et aux pratiques agricoles. Les multiples contraintes qui pèsent aujourd'hui sur elle requièrent une attention, une vigilance et des connaissances accrues reposant principalement sur l'observation, la réflexivité, l'expérimentation. Plus encore, l'activité apicole questionne l'évolution des pratiques agricoles. D'une certaine façon, elle ne cesse de se mesurer aux autres productions et à leur histoire, et ce faisant, prend la mesure de sa spécificité. Par contraste avec ces dernières, elle apparaît encore peu normalisée et se caractérise par la possibilité de faire des choix propres. De fait, les tentatives de domestication de l'abeille à travers la génétique ne conduisent pas, contrairement à ce que l'on observe dans d'autres branches de l'agriculture, à une déterritorialisation des pratiques apicoles. Au contraire, elles mettent en avant la force d'un lien plus soutenu au territoire. Dans un contexte d'aléas croissants qui ne cessent de fragiliser leur activité, les apiculteurs expriment le besoin de retrouver une certaine rusticité de l'animal. À l'échelle de notre corpus, cette dernière qualité est particulièrement recherchée quel que soit le mode de conduite des ruchers, biologiques ou non. En effet, la rusticité incarne un ensemble de préoccupations partagées comme la résistance aux maladies ou encore l'adaptation au territoire (ressources, climat) qui sont au fondement de l'autonomie de la colonie et de la pratique apicole. Mais dans le même temps, l'apiculture s'accompagne souvent d'un interventionnisme accru sur les ruches suscitant à son tour la recherche de la douceur. Ainsi, plus on tente de domestiquer l'abeille, plus se révèle le caractère irréductible de sa part sauvage qui ne cesse d'échapper aux hommes.

Bibliographie

Aureille M. *Faire parler l'abeille. Mémoire de sociologie politique*, Institut d'Études Politiques de Toulouse, 2014.

Feenberg A., *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, Paris, La découverte, 2014.

Fortier A., Dupré L., Alphandéry, P., L'autonomie entre marché, rapport à la nature et production de soi. Approche sociologique des pratiques apicoles. *Développement durable & territoires* [en ligne], vol.10, n°2, 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/14580>

Garnery, L., L'abeille noire : un patrimoine naturel et évolutif en danger d'extinction, conférence lors de la Fête de l'abeille noire de Bullion (78), le 5 et 6 novembre 2016.

Guériat, H. *Être performant en apiculture. Comprendre ses abeilles et les élever en harmonie avec la nature*, Daussois (Belgique), Ed. Hozro, 2017.

FranceAgrimer, Observatoire de la production de miel et de gelée royale, *Synthèses-Filière Apiculture*, 2019.

Marchenay Ph., *L'homme et l'abeille*, Berger-Levrault, Paris, 1978.

Ministère de l'Agriculture, Sélection d'une abeille adaptée aux conditions apicoles régionales, 2019.